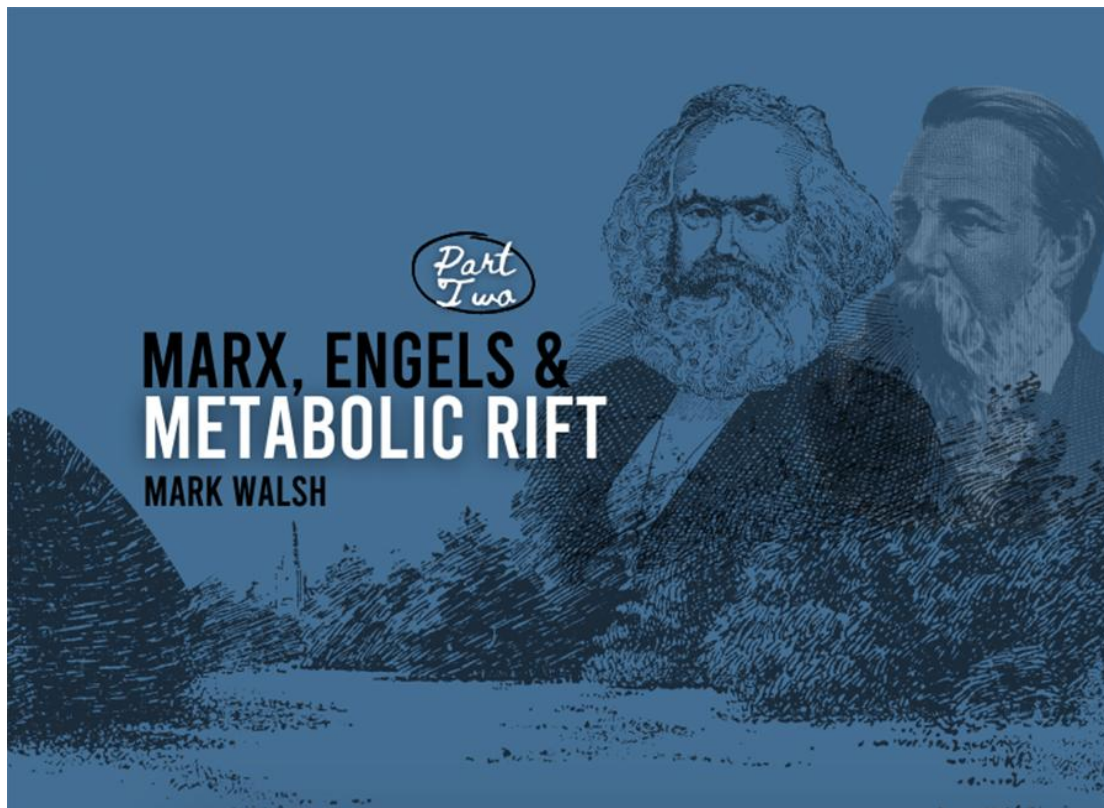


Marx, Engels et la faille métabolique (II)



Par

Mark Walsh

Après la [première partie](#), Mark Walsh explore dans cette partie l'impact de la faille métabolique au cours du XXe siècle, notamment la manière dont l'essor des formes capitalistes d'agriculture et d'industrie primaire a conduit à l'extinction des espèces, à l'effondrement écologique et à la multiplication des épidémies mortelles. (Réd.)

Le développement en 1909, par les chimistes allemands Fritz Haber et Carl Bosch, d'une technique permettant de retirer l'azote de l'atmosphère pour produire de l'ammoniac (NH_3) a permis la production d'engrais synthétiques (et d'explosifs) à l'échelle industrielle. Tout en entraînant une augmentation énorme de la production alimentaire, cette technique n'a pas réellement permis de combler le «fossé» métabolique dans le cycle naturel de la fertilité des sols. Il l'a simplement masqué tout en déstabilisant d'autres processus naturels.

L'utilisation excessive d'engrais azotés réduit encore davantage la fertilité du sol, ce qui conduit à un cercle vicieux de besoins toujours croissants. Ce problème de surfertilisation visant à maximiser le rendement des cultures est très grave et entraîne toutes sortes de problèmes environnementaux: destruction des habitats fluviaux, lacustres et côtiers, mort des poissons, réchauffement climatique et appauvrissement de la couche d'ozone. Les composés azotés tels que l'ammoniac et le méthane, issus de l'agriculture industrielle, sont des composants clés du smog photochimique [mélange toxique de polluants atmosphériques] qui sévit dans des villes comme Paris et Los Angeles.

L'alimentation en tant que produit de base

L'agrobusiness moderne et la marchandisation de la production alimentaire ont reproduit à l'échelle mondiale les types de perturbations métaboliques locales que Marx a observées en Irlande au XIX^e siècle. Au cours des dernières décennies, la pression exercée par des institutions telles que le FMI et la Banque mondiale a forcé les pays du Sud à donner la priorité aux cultures de rente comme le café ou les fleurs [pour l'exportation et le financement de la dette], ce qui a détruit l'autosuffisance et entraîné la dégradation des sols, ces cultures étant souvent mal adaptées à l'environnement local.

La suppression des barrières commerciales a contraint les agriculteurs locaux à cesser leurs activités et à s'installer dans des bidonvilles en expansion constante. Les agriculteurs restants doivent supporter les coûts croissants des engrais et des pesticides de synthèse, car ils sont contraints de vivre sur des terres de plus en plus peu productives. L'imposition de telles politiques de libre-échange a même conduit à des scénarios tout à fait bizarres, comme celui où le Mexique, pays d'origine de la culture du maïs, devenu un importateur net de maïs des États-Unis.

L'agriculture capitaliste conduit à des zones d'homogénéité discontinues: de vastes paysages de monocultures telles que les plantations de palmiers à huile ou des étables géantes d'animaux presque identiques génétiquement. Ces zones sont artificiellement séparées les unes des autres et des cycles naturels dans lesquels leurs organismes ont évolué. Cela a toutes sortes de conséquences négatives, dont la cruauté épouvantable envers les animaux n'est pas la moindre.

Une conséquence est particulièrement remarquable: la sélection d'agents pathogènes toujours plus virulents. Si des virus mortels existent dans la nature, leur propagation est souvent contenue par divers tampons naturels. Par exemple, pour qu'un virus soit transmis, son hôte doit survivre suffisamment longtemps pour interagir avec un organisme similaire, susceptible d'être infecté. Si l'environnement naturel est suffisamment diversifié, ces interactions peuvent être relativement peu fréquentes, ce qui permet de sélectionner des agents pathogènes plus bénins; ceux qui sont réellement mortels tueront leurs hôtes bien avant que la transmission ne soit possible.



Virus mortels

Dans l'environnement artificiel d'une ferme industrielle, où sont entassés des milliers d'organismes génétiquement similaires (sélectionnés pour répondre à un ensemble de critères étroits d'optimisation des profits), les agents pathogènes les plus mortels peuvent se propager facilement. Comme le souligne le biologiste évolutionniste Rob Wallace: la production alimentaire capitaliste crée des conditions qui sélectionnent les agents pathogènes les plus virulents.

Dans son livre de 2016, *Big Farms Make Big Flu* (Monthly Review Press) Rob Wallace démontre de façon très convaincante que divers virus porcins et aviaires, ainsi que Zika et Ebola, ont été dans une large mesure aidés et encouragés par l'agrobusiness mondial. Il est encore un peu tôt pour dire dans quelle mesure le Covid-19 s'inscrit dans la thèse de Wallace, bien qu'il ne fasse aucun doute que les méthodes capitalistes d'organisation du travail (en particulier le conditionnement de la viande) et le sous-financement de services publics vitaux tels que les soins de santé ont grandement contribué à la propagation et à la létalité de cet agent pathogène particulier.

C'est une chose de reconnaître que l'activité humaine a conduit à une déstabilisation dangereuse des processus naturels vitaux. Cela, du moins au niveau local, était clair pour Leibig. C'est également clair pour l'ensemble de la communauté scientifique aujourd'hui. La contribution de Marx à cette histoire a été de relier cette perturbation non seulement à l'activité humaine, mais aussi à la façon dont le capitalisme organise cette activité.

C'est le capitalisme

Marx voyait le capitalisme non pas comme un aboutissement naturel du développement humain, mais simplement comme sa dernière phase. Ce système, dont l'émergence était liée à des découvertes scientifiques et technologiques révolutionnaires, dans le cadre des rapports sociaux donnés, était plus dynamique que tous ceux qui l'avaient précédé. Il était également plus instable et rempli de contradictions. Comme l'a fait remarquer Marx dans un discours datant de 1856:

«D'une part, des forces industrielles et scientifiques, qu'aucune époque de l'histoire de l'humanité n'avait pressenties, ont vu le jour. D'autre part, il existe des symptômes de déchéance, dépassant de loin les horreurs enregistrées à la toute dernière époque de l'Empire romain.»

Malgré ses immenses capacités de production et l'énorme impulsion donnée au développement scientifique et culturel, le capitalisme a entraîné la pauvreté, la guerre et la destruction de l'environnement à une échelle extraordinaire. La famine et les besoins non-satisfaits coexistent avec l'abondance. Les avancées technologiques ne sont pas une source de réjouissance mutuelle, mais une menace pour les moyens de subsistance. L'objectif de Marx était de donner un sens à ces contradictions, de comprendre comment un tel système est apparu et ce qui l'a motivé.

Dans son analyse, Marx a mis en évidence certains traits saillants du capitalisme. Alors que la production implique les efforts combinés des travailleurs et travailleuses du monde entier, ces derniers n'ont pas (ou peu) leur mot à dire sur ce qu'ils produisent ou sur la façon dont la production est utilisée. Au contraire, la production est dirigée par des intérêts privés dans une concurrence acharnée pour les profits. Pour survivre, les entreprises capitalistes individuelles s'efforcent de produire aussi efficacement que possible, en cherchant de nouvelles technologies, de nouveaux produits et de nouveaux marchés. Il est primordial de dépasser ses concurrents. Ainsi, le système s'étend, se perturbe, extrait et exploite, marchandisant sans cesse chaque aspect de notre vie.

Comme l'ont si bien écrit Marx et Engels dans le *Manifeste communiste*:

«Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux, figés et couverts de rouille, avec leur cortège de conceptions et d'idées antiques et vénérables, se dissolvent; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés.»

Manque de planification

Pour comprendre les conséquences écologiques de cette situation, deux points sont essentiels. Le premier concerne la planification. L'intensité de la concurrence capitaliste signifie que le système fonctionne sur des cycles de court terme. Les entreprises qui ne peuvent pas maintenir leur rentabilité font faillite. Ainsi, tout potentiel de planification à long terme est sévèrement limité dans un contexte de pression pour des retours sur investissement toujours plus rapides. Pire encore, les implications environnementales souvent dévastatrices des profits à court terme n'intéressent guère ceux qui en récoltent les bénéfices. Engels écrit en 1876 (mai-juin):

«Les planteurs espagnols à Cuba qui incendièrent les forêts sur les pentes et trouvèrent dans la cendre assez d'engrais pour une génération d'arbres à café extrêmement rentables, que leur importait que, par la suite, les averses tropicales emportent la couche de terre superficielle désormais sans protection, ne laissant derrière elle que les rochers nus? Vis-à-vis de la nature comme de la société, on ne considère principalement, dans le mode de production actuel, que le résultat le plus proche, le plus tangible; et ensuite on s'étonne encore que les conséquences lointaines des actions visant à ce résultat immédiat soient tout autres, le plus souvent tout à fait opposées...»

De plus, il y a une pression continue pour que ces cycles s'accélèrent. Ainsi, alors qu'en 1925, il fallait environ 4 mois pour élever un poulet d'un kilo, aujourd'hui, grâce à l'élevage sélectif, aux hormones et aux aliments chimiques, un oiseau de 2 kg peut être élevé en 6 semaines. Cette tendance met de plus en plus à l'épreuve les cycles métaboliques établis, creusant de nouvelles failles à mesure que les calendriers de la nature et ceux du capital divergent de plus en plus.

La croissance capitaliste

Le deuxième point est la croissance. Alors que la nécessité d'un système de transport public planifié, efficace et gratuit est évidente, les constructeurs automobiles continuent de produire et de pousser des véhicules de plus en plus grands. Pour augmenter les ventes, toutes sortes de produits, en particulier les appareillages électroniques, sont construits pour avoir une durée de vie de plus en plus courte: c'est ce qu'on appelle l'«obsolescence programmée». Nous nous noyons dans les objets. Le type de débris marins le plus courant que l'on trouve dans notre océan est désormais le plastique.



Pourtant, la nécessité de poursuivre la croissance est prônée *ad nauseam* par nos dirigeants politiques et commerciaux, par les économistes et les experts. Il est tentant de considérer cela simplement comme une folie collective, une sorte de fondamentalisme religieux qui a captivé l'esprit de nos dirigeants et a abouti à une société d'accumulation inconsidérée.

Cependant, cet argument a le revers de la médaille. La volonté d'une expansion économique sans limite est une caractéristique intrinsèque du capitalisme. Comme le dit Ian Angus:

«Le capital exploite le travail et la nature pour produire des biens qui peuvent être vendus à un prix supérieur au coût de production, afin d'accumuler plus de capital, et le processus se répète. L'idéologie de la croissance ne provoque pas une accumulation perpétuelle – elle la justifie.»

Les effets perturbateurs de l'activité humaine sur la nature ne sont bien sûr pas propres au capitalisme. Par exemple, la coupe à blanc des forêts par les anciens agriculteurs pour rendre les terres cultivables a souvent eu de profondes conséquences sur les écosystèmes locaux. Comme l'écrit Engels:

«Les Italiens qui, sur le versant sud des Alpes, saccageaient les forêts de sapins, conservées avec tant de soins sur le versant nord, n'avaient pas idée qu'ils sapaient par là l'élevage de haute montagne sur leur territoire; ils soupçonnaient moins encore que, ce faisant, ils privaient d'eau leurs sources de montagne pendant la plus grande partie de l'année et que celles-ci, à la saison des pluies, allaient déverser sur la plaine des torrents d'autant plus furieux.»

Cependant, sous le capitalisme, l'ampleur et le rythme de cette perturbation ont atteint un niveau qui dépasse de loin tout ce dont nos ancêtres étaient capables. Cela se produit en dépit du fait que nous disposons d'une compréhension plus profonde des lois de la nature et des conséquences de nos actions qu'à aucune autre période antérieure. Pire encore, elle se produit au milieu d'une foule d'alternatives plus saines.

Alternatives

Le capitalisme nous enferme dans des logiques et des cycles qui lui sont propres. Ces cycles capitalistes d'extraction et de production peuvent sembler naturels ou inévitables. Marx a réalisé qu'ils sont tout sauf naturels. La majeure partie de l'humanité est déconnectée de ces processus ou du moins de leur contrôle. Même ceux qui détiennent le pouvoir sont soumis aux exigences du système, enfermés dans une spirale compétitive de production incessante pour le bénéfice de la production.

Cette aliénation peut conduire à des explications naïves: que le problème est dû à un trop grand nombre de personnes ou qu'il est une conséquence inévitable du développement scientifique et technologique. Certains peuvent en conclure que la solution passe par un retour aux techniques purement «organiques» et un rejet des méthodes modernes. Mais il s'agit de jeter le bébé proverbial avec l'eau du bain.

Au fil des siècles, l'humanité a accumulé, par un dur labeur et par des progrès graduels, une profusion de connaissances scientifiques. Ce n'est pas là que réside notre ennemi, ni dans notre capacité de production. Ce qui nous manque, c'est le contrôle de notre propre interaction avec la nature et notre capacité à déterminer de manière rationnelle et juste comment cette interaction peut améliorer au mieux l'existence humaine. C'est dans cet esprit que Marx a écrit cela dans *Le Capital*:

«[...] les besoins augmentent; mais en même temps s'élargissent les forces productives pour les satisfaire.] En ce domaine, la seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature, qu'ils la contrôlent ensemble au lieu d'être dominés par sa puissance aveugle et qu'ils accomplissent ces échanges en dépensant le minimum de force et dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine.» (Vol. III, Chap.48, «La Formule trinitaire»)

Notre espèce est confrontée à un défi écologique colossal. Sa survie dépend de la formation du plus grand mouvement de masse qui n'ait jamais existé pour reconfigurer radicalement nos structures politiques et économiques. Chaque jour qui passe, des failles toujours plus profondes dans notre environnement naturel rendent la tâche de reconstruction plus difficile.

Pour réussir, notre lutte doit être guidée par une reconnaissance pour meilleur de l'imagination et de l'ingéniosité humaines sous toutes ses formes: les sciences, les arts et les lettres, les domaines de la technologie et de l'économie ainsi que l'expérience et la sagesse quotidiennes de ces innombrables millions de personnes sur lesquelles nous comptons tous. L'œuvre de Marx et Engels, sa portée, sa diversité et sa perspicacité révolutionnaire, illustre un point culminant de cet élan. (Article publié sur le site de *Rebel News*, en date du 21 octobre 2020; traduction par la rédaction de *A l'Encontre*)



[Précédent](#)

[Marx, Engels et la faille métabolique \(I\)](#)